Case
FRC
1860

# COMPTE
## RENDU
# AU PEUPLE.

M&W 3653

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

# COMPTE
## RENDU
## AU PEUPLE,
### PAR LES COMMISSAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA CONSTITUTION MONARCHIQUE.

LES commiſſaires, ſouſſignés, conſidérant que de nouvelles manœuvres ont été miſes en uſage pour égarer le peuple ſur le but & les intentions de la ſociété des amis de la conſtitution monarchique, ont réſolu d'imprimer & de publier 1°. La lettre écrite par eux le 29 mars à la municipalité; 2°. les diſcours & rapports qui devoient remplir la ſéance du 28. Ils penſent que cette publicité doit répondre à bien des reproches, éclairer bien des opinions, & déjouer bien des intrigues.

Arrêté en directoire, le 29 mars 1791.

*Signés*, Dubergier, *préſident*; Hamelin, *vice-préſident*; D'Agieu, De Roſſy, Cormier, Hautefort, Armand, Staniſlas Clermont-Tonnerre.

## A MM. du Corps Municipal.

Messieurs,

L'événement d'hier nous oblige à vous présenter de nouvelles observations, & à vous réitérer la demande d'un jugement qui eût prévenu cette nouvelle émeute, qui eût épargné à nos ennemis cette indécente & coupable manœuvre, & qui eût enfin fixé l'opinion publique, qu'il est de votre devoir de ne pas laisser s'égarer.

C'est le 14 mars que nous avons eu l'honneur de vous écrire que la société alloit reprendre ses séances. Nous avons attendu votre réponse jusqu'au 24 ; & votre long silence a dû nous convaincre que vous ne voyiez aucun danger dans notre rassemblement.

Le 24 mars nous vous avons annoncé notre premiere séance pour le 28. Trois jours, quatre jours se sont encore écoulés sans avoir reçu de réponse. C'est le 28 mars au matin que l'on a apporté à l'un de nous la lettre de M. le maire, & l'arrêté du corps municipal. On nous explique ce retard, par l'ignorance où l'on étoit de l'adresse de notre président. Nous observons qu'au moins celles de plusieurs de nos membres étoient connues.

Celui qui a reçu votre arrêté & la lettre de M. le maire, s'est hâté d'avertir les deux pre-

mieres perſonnes qu'il lui a été poſſible de raſſembler ; tous trois ont examiné ces pieces : nous vous prions, meſſieurs, de vous rappeller ce qu'elles diſent. Vous ne nous défendez pas de nous réunir ; aucune loi ne vous y autoriſe : vous ne nous exhortez pas à ne point nous réunir ; cette meſure même vous aura paru trop forte. Vous nous rappellez votre arrêté du 10 février ; vous déclarez y perſiſter : & qu'eſt-ce que cet arrêté ? Un véritable ajournement, une déclaration que vous avez reçu notre conſentement à différer nos ſéances. Quelque indirecte que fût cette maniere de vous exprimer, quelque inapplicable qu'elle fût à la circonſtance préſente, puiſque nous avons retiré, par la lettre du 14 mars, le conſentement que nous avions donné avant l'arrêté du 10 février, nos commiſſaires cependant ont cru devoir deviner ce que vous ne diſiez pas : ils ont cru devoir propoſer à la ſociété un nouvel acte de déférence ; ils ont cru n'être point déſavoués, en perſiſtant, juſqu'à l'opiniâtreté, dans le ſyſtême d'une modération que notre ſociété adopte. Ils ont écrit à M. le maire & à MM. du département de police les lettres dont nous vous envoyons copie ; ils ont envoyé à leur ſalle deux commiſſaires, en conformité de ces lettres, afin de communiquer aux membres de la ſociété les pieces qui

indiquoient les intentions municipales. Les commiſſaires ſe ſont tranſportés au lieu de la ſéance. Pendant aſſez long-tems tout y a été calme : les perſonnes arrivées ſucceſſivement ont fait lecture des lettres, & ſe ſont retirées ſans murmurer. Ce n'étoit point à ce réſultat que vouloient arriver nos ennemis. Vers les cinq heures, tout étant parfaitement calme dans la rue, un homme, revêtu d'une redingote bleue, s'eſt approché de la porte de la ſalle, y a vu entrer pluſieurs de nos membres, eſt ſorti de la rue un moment après, eſt revenu avec trois autres perſonnes, auxquelles il a dit : *Voilà enfin le repaire de ces monarchiens découvert ! Eſt-ce que nous ne leur fou..rons pas une danſe ?* Il a poſté là ſes trois compagnons : il a apperçu à l'autre extrémité de la rue une patrouille vraie ou fauſſe ; il lui a fait (de la main) le ſigne de ne pas encore avancer ; elle a retourné ſur ſes pas. Le même homme eſt enſuite allé chercher un nouveau grouppe, avec lequel il eſt revenu quelque tems après.

Voilà, meſſieurs, le moyen, la ſource d'un attroupement évidemment commandé.

Des femmes, des enfans ſe ſont bientôt amaſſés ; quelques cris, des huées exécutées avec plus de docilité que de chaleur, ont ſucceſſivement accueilli tous ceux des membres qui

arrivoient à la ſalle de la ſociété ; aucun d'eux n'a été arrêté par cet obſtacle ; & tous ont obéi à la lecture de votre arrêté. De très-nombreuſes patrouilles ſont alors ſucceſſivement arrivées : on a mandé à la ſection le portier de notre maiſon ; on lui a demandé la communication de vos ordres ; nos commiſſaires l'ont chargé de répondre qu'ils ne pouvoient & n'étoient chargés de communiquer aucun ordre municipal ; que toutefois ſi MM. de la ſection vouloient connoître votre arrêté, qui n'étoit pas un ordre, ils étoient prêts de le montrer à ceux qui ſe préſenteroient de leur part. MM. de la ſection n'ont point inſiſté ; il a exiſté du tumulte juſqu'à 7 heures, malgré les ſoins de M. le commandant de bataillon, dont nous devons louer le zele & l'activité. A 7 heures tous nos membres étoient ſortis, & les portes de l'aſſemblée fermées ; il n'y a point eu de ſéance ; c'eſt ſur-tout en traverſant les rues adjacentes, pour ſe retirer, que quelques individus ont été outrageuſement traités ; un eccléſiaſtique a été frappé, un autre *membre* a reçu un coup de plat de ſabre ſur la tête ; & aucune provocation de leur part ne peut excuſer ces excès.

On a remarqué, meſſieurs, qu'aucune perſonne du quartier n'a pris part à l'attroupement ; ſes auteurs ſont venus par grouppes, &

ils avoient tellement compté sur l'indifférence du peuple qu'une nouvelle troupe de séditieux, précédée de femmes ivres & d'émissaires qui ne l'étoient pas, ont été rencontrés par plusieurs d'entre nous; elles s'en sont retournées sur la nouvelle que tout étoit fini.

Voilà donc, messieurs, encore une de ces émeutes de commande, qui seroit la honte de votre administration, si vous en permettiez le retour. Il est impossible qu'en en suivant exactement les circonstances, vous ne vous apperceviez pas qu'on a voulu armer le peuple contre nous, & nous forcer à la résistance, résistance que l'on eût bientôt qualifiée d'assassinat; résistance dans laquelle on auroit bientôt vu toute une contre-révolution (1); le papier coupable & calomnieux, que nous déposons sur le bureau, démontre les intentions de nos ennemis; le ciel ne l'a pas permis, & nous pouvons sans doute ne remercier que lui lorsque tant de fureurs nous environnent, & que les loix humaines sont si lentes à nous justifier.

Nous concluons, messieurs, à ce qu'il vous plaise prononcer enfin le jugement dont le retard devient si funeste à la tranquillité publique.

Nous vous dénonçons les délits dont nous

(1) Ce papier est intitulé : Détail de l'arrestation de plusieurs monarchiens, &c. il a été crié à la pointe du jour, le 29.

venons de vous instruire. Repoussés par-tout quand nous avons voulu dénoncer les jacobins, & ignorant si le cours des informations ne les replacera pas encore dans cette affaire, nous nous en rapportons à ce que fera M. le procureur de la commune, & nous appellons contre les coupables, quels qu'ils soient, toute la sévérité de son ministere.

Nous sommes avec respect, &c.

Messieurs.

---

*Discours du président à l'ouverture de la séance qui devoit avoir lieu le 28.*

Messieurs,

Lorsque je me félicitois avec vous, à la derniere séance, du succès que vous veniez d'obtenir sur les nombreux ennemis que le bruit seul de votre existence avoit excités contre vous, j'étois bien loin de prévoir que les applaudissemens dont vous daignâtes honorer votre directoire, n'étoient qu'un encouragement à de nouveaux combats.

La municipalité, rendant hommage à vos principes, me sembloit devoir fixer l'opinion; la perversité connue de vos adversaires me faisoit présager l'impuissance de leurs efforts, &

ſans inquiétude ſur vos travaux, je jouiſſois d'avance du bien que vous alliez faire.

Pourquoi faut-il qu'une ſi belle eſpérance ait été trompée? pourquoi faut-il qu'au lieu d'offrir à vos regards les réſultats précieux que ſembloit vous promettre une perſpective auſſi douce, je n'aie encore à vous préſenter que le tableau des perſécutions & des calomnies dirigées contre vous.

Cependant, meſſieurs, dans la conſtance avec laquelle nous avons ſoutenu vos droits, il vous ſera facile d'entrevoir avec quelle perſévérance nous veillerons aux grands intérêts dont vous vous occupez, par le courage que nous avons oppoſé à la faction qui vous perſécute: vous jugerez peut-être de la fermeté que nous oppoſerons aux ennemis de la monarchie, aux écrivains incendiaires qui voudroient la proſcrire, & ſur-tout à ces hommes lâches & coupables dont ils ne ſont que les vils agens; mais comment croire aux dangers qui environnent le trône, lorſque l'on ſonge aux vertus du prince qui l'occupe? Premier ami de ſon peuple, a-t-il ceſſé un moment de travailler à ſon bonheur? De monſtrueux abus peſoient ſur la nation françoiſe; un ſiecle & demi de ſilence ſembloit les avoir conſacrés, & les premiers vœux de ſon regne ont été pour les réformer

ou les détruire. Une légiſlation nouvelle eſt venue poſer des bornes à ſa puiſſance; & sûr de régner toujours ſur nos cœurs, ſatisfait de l'empire abſolu que lui promettoient ſur eux notre reconnoiſſance & notre amour, il s'eſt reſſerré ſans murmures dans les limites qu'on a voulu lui preſcrire; une longue ſuite de déprédations, bien étrangeres à ſa perſonne, ſollicitoit impérieuſement la plus auſtere économie, & il s'eſt empreſſé de nous en donner l'exemple. Il n'eſt point de privations, point de ſacrifices pénibles pour ſon cœur; c'eſt au bonheur de ſon peuple qu'il en fait hommage, & cette idée ne lui laiſſe que des jouiſſances.

Que de motifs, meſſieurs, pour fortifier l'attachement que les principes & l'intérêt du peuple nous commandent pour le gouvernement monarchique. Ah! ne doutez pas du ſuccès de vos efforts! déja l'opinion ſe laſſe de prononcer le nom des factieux qui ont paru l'égarer un moment. Le peuple, dont ils ont été l'idole, commence à apprécier la *pureté* de leur patriotiſme, & chaque jour ajoute à ſa méfiance. On ſe demandera bientôt avec inquiétude : quel eſt le ſecret des perſécutions que vous avez éprouvées, des entraves multipliées qu'on n'a ceſſé d'oppoſer à vos travaux; tandis que les jacobins, paiſibles dans leur raſſemblement, jouiſ-

foient avec sécurité d'un droit que la loi n'a certainement pas voulu leur accorder *exclusivement*? Hâtons, messieurs, ce moment si desiré par tous les bons citoyens. Peut-être nous reste-t-il encore quelques préventions à dissiper, quelques inquiétudes à détruire; mais avec des principes purs, des moyens honnêtes & de la persévérance, on triomphe de tous les obstacles.

---

*Rapport qui devoit être fait à la société des amis de la constitution monarchique, au nom de son directoire, par M. Dagieu, sur la situation actuelle de Paris, dans la séance du 28.*

MESSIEURS,

C'est dans le sein de la capitale qu'est née la révolution; c'étoit aussi en égarant plusieurs de ses habitans, armés pour la liberté, qu'on étoit insensiblement parvenu à faire confondre avec son étendard sacré celui d'une faction coupable; mais, messieurs, cet amour de la liberté, dont on abuse quelque tems, porte en lui le remede aux maux qu'il produit. Depuis que le peuple de Paris s'est successivement apperçu de la différence qui existe entre les factieux & les patriotes, il s'est successivement éloigné de ces hommes, sans courage comme sans vertus, qui avoient osé se dire les chefs d'une révolution dont ils étoient vérita-

blement l'opprobre. Telle eſt la cauſe des différentes variations qu'a éprouvées l'eſprit public dans la capitale ; tel eſt le fondement des eſpérances que nous croyons pouvoir vous donner.

Nous allons, pour plus de clarté, vous préſenter ſéparément les divers ſymptômes que nous avons recueillis. Nous vous parlerons de l'aſſemblée nationale, des organes de la loi, & des dépoſitaires de la force publique dans Paris, de l'eſprit des habitans, & des moyens employés par les différens partis, pour y propager leurs opinions reſpectives.

On ne peut ſe diſſimuler que, depuis un mois, il s'eſt fait, dans l'aſſemblée nationale, une ſorte de révolution ; la portion de députés qui ſe placent ordinairement dans ce qu'on appelle les bas côtés de la ſalle, ces hommes qui n'ont jamais attaché leur nom à des opérations violentes, ou à de miſérables ſuccès oratoires, mais qui ſouvent, par leur ſuffrage, ont modifié des décrets rigoureux, ou fait admettre des diſpoſitions ſages ; ces hommes, dis-je, paroiſſent avoir pris une conſiſtance qui va les rendre plus utiles. Ils ont combattu de front les paſſions qui ſe développent dans l'aſſemblée ; ils ont fait des conquêtes ſur les partis extrêmes ; ils ont preſſé la marche du corps légiſlatif, & ils ont ſenti qu'il y avoit une véritable gloire à pouvoir dire : *par*

*nous, la convention nationale de 1789 s'eſt rapprochée de ſon terme, de ce terme où, la conſtitution étant finie, & toutes ſes parties miſes en jeu, on pourra enfin l'eſſayer & la connoître.*

Les députés qui ſe ſont mis à la tête de ce parti ont bientôt vu leur conduite honorée d'une dénonciation aux jacobins. Ils y ont répondu avec le mépris que méritent des dénonciateurs accoutumés depuis long-tems à ne faire que répéter leurs menſonges, quand on les ſomme de les prouver.

C'eſt par la ſuite du changement dont nous parlons qu'a été repouſſée la loi tyrannique des émigrans, qui, diſcutée de nouveau, modifiée & laborée dans un comité jacobite, va, dit-on, bientôt reparoître.

D'un autre côté, meſſieurs, les comités dans leſquels s'étoit malheureuſement concentré trop de puiſſance ont été vivement attaqués par ceux qui ont à ſe plaindre de l'abus de leur pouvoir. Je ne vous retrace pas les détails, je me borne à vous indiquer les derniers mémoires de M. Linguet, où vous les trouverez ſans aucun ménagement & ſans aucune reſtriction. Je ne vous parlerai pas des attaques dirigées contre M. Barnave, par M. Briſſot; le ſilence obſtiné du premier a prouvé l'impuiſſance où il eſt de repouſſer les accuſations; & nous devons à M. Briſſot

la juſtice de dire que peu d'ouvrages polémiques ſont écrits avec plus de vigueur, & que s'il eſt un reproche à lui faire, c'eſt uniquement celui d'avoir attaqué avec un tel luxe de force une idole qui lui préſentoit une auſſi foible réſiſtance.

Tandis que l'aſſemblée nationale s'occupe de l'accélération de ſes travaux, l'adminiſtration du département de Paris nous annonce la ferme réſolution de déployer tous les moyens de la loi contre ceux qui, par des mouvemens ſéditieux, voudroient troubler la tranquillité publique. Vous connoiſſez tous la proclamation qu'elle a publiée; elle donne un nouvel appui au corps municipal; & fortifié par ce concours, il ſe croira ſans doute en état de braver toutes les factions & de ſubſtituer le regne de la loi aux convulſions de l'anarchie. Le patriotiſme de la garde nationale répond de ſon zele à ſuivre la véritable route, lorſqu'on voudra bien la lui tracer. Les ennemis du repos public ſont décidément devenus les ſiens & il ne tiendra qu'à ſes chefs de les lui déſigner ſans équivoque. Les ſections elles-mêmes, ces enfans, par fois indociles, de la conſtitution françoiſe, commencent à prendre des attitudes douces; ſi quelques-unes d'elles prennent encore contre nous des arrêtés inconſtitutionnels, vous les leur pardonnez ſans peine, en vous rappellant qu'on y a demandé un *Te Deum*

pour célébrer la convaleſcence du roi : elles ont fortement exprimé le ſentiment françois ; elles ne protégeront donc plus les mauvais citoyens qui affectent de regarder & de préſenter ce ſentiment comme une foibleſſe d'eſclave.

La réunion de ces ſymptômes de mieux doit nous donner quelques eſpérances ſur la ſanté morale & politique de la capitale. Il ne faut cependant pas nous y livrer ſans réſerve ; il faut nous rappeller que, dans le ſein de cette grande ville, il exiſte une multitude d'hommes que leur ſituation rend dangereux : le travail manque aux uns, les autres manquent au travail ; pluſieurs peuvent ſe livrer aux ſéductions, la plupart ne peuvent ſe défendre d'une erreur. C'eſt par eux qu'il eſt encore poſſible d'exciter dans Paris un tumulte qui ſeroit fait au nom du peuple, & qui ne ſeroit point fait par le peuple ; un tumulte que l'on paroîtroit faire pour le peuple, & qui n'apporteroit au peuple qu'un ſurcroît de miſere ; un tumulte enfin dont on n'accuſeroit que le peuple, tandis qu'il n'en ſeroit que la victime.

Ce danger eſt réel ; c'eſt à la vigilance des corps adminiſtratifs qu'il appartient de nous en préſerver. Que peut à cet égard une ſociété de citoyens patriotes & qui ne veut empiéter ſur aucun pouvoir ? elle ne peut que propager les lumieres, publier les vérités utiles, réduire le

nombre des perſonnes ſéduites à celles pour qui la ſéduction eſt un calcul & non pas l'effet d'une erreur. C'eſt pour que vous puiſſiez opérer ce genre de bien que vos commiſſaires ſe ſont occupés avec ſoin de raſſembler, ſur les émeutes dernieres, tous les renſeignemens qui peuvent en dévoiler la théorie. Ces détails répugneront ſans doute à votre délicateſſe ; la nôtre s'eſt affligée d'y deſcendre, mais le véritable ami des hommes ſait auſſi ſonder leurs plaies, & ne ſe rebute point de l'aſpect hideux des maux qu'il eſpere guérir.

Nous ne vous reporterons pas, meſſieurs, à tous les détails qui ont ſucceſſivement préparé

L'horrible attentat du 6 octobre ;

Le mouvement pour obtenir le renvoi des miniſtres ;

Le mouvement excité pour le pillage de l'hôtel de Caſtries ;

Le mouvement excité à la Chapelle ;

Le mouvement excité pour l'arreſtation de meſdames à Bellevue ;

Le mouvement excité au Luxembourg à l'occaſion du prétendu départ de Monſieur ;

Le mouvement conduit aux Tuileries afin d'obtenir du roi le rappel de Meſdames ;

Les mouvemens commandés lors de la diſcuſſion de certains décrets,

Les mouvemens arrangés pour ménager un petit triomphe à quelques-uns de ces meſſieurs. (1)

L'hiſtoire de toutes ces émeutes préſente l'uſage des mêmes moyens; & nous avons trouvé, dans les préliminaires de l'incurſion de Vincennes, la répétition des manœuvres qui ont toujours été employées avec plus ou moins de ſuccès.

C'eſt dans le club des Cordeliers que s'eſt faite la pétition d'abattre la tour de Vincennes. Un individu avoit préſenté cette maiſon comme un dépôt d'armes dangereux pour la capitale. Il avoit ajouté que la Reine alloit ſouvent ſe promener avec M. le Dauphin à Vincennes, qu'elle preſſoit les ouvriers employés aux réparations, & qu'elle leur donnoit de l'argent.

Cette pétition fut ſoumiſe au club des Jacobins, & nous devons dire, pour rendre juſtice à ſa prudence, qu'il ne voulut pas l'approuver. Elle fut repriſe le 27 dans le club anti-deſpotique, émanation établie dans le faubourg Saint-Antoine; là, elle fut diſcutée, & la majorité fut de l'avis de la démolition de la tour.

Les jours précédens on avoit envoyé dans les cabarets des émiſſaires de tous les genres; on

---

(1) Nous pouvons ajouter la coupable & ridicule ſcene du 28 mars, & l'attroupement du 29 à St. Sulpice. —

avoit,

avoit, dans plusieurs papiers, présenté comme inquiétantes les réparations de Vincennes.

On connoît, messieurs, l'influence des papiers incendiaires; on les donne à ceux qui ne veulent pas les acheter; des colporteurs qui les ont reçus le matin gratuitement, & qui de plus reçoivent une paye pour en hâter le débit, se répandent au commencement de la nuit dans les cabarets où le peuple se rassemble: ils commencent par crier leurs feuilles; si le plus grand nombre paroît les écouter avec indifférence, quelques affidés en achetent; un d'eux en lit une ou deux phrases tout haut; un autre lui fait des réflexions & des commentaires; les spectateurs s'approchent; on leur offre quelques verres de vin que le lecteur ou leurs affidés payent pour eux. Ce moyen simple grossit le grouppe; la conversation devient générale, & les maximes jacobites s'inoculent rapidement.

Des expériences réïtérées, des observations faites avec soin, ne nous permettent pas de douter de la vérité de ces faits; & nous avons souvent eu l'occasion de remarquer, non-seulement que les mêmes hommes reparoissoient plusieurs jours de suite dans les mêmes cabarets, mais encore que les mêmes interlocuteurs recommençoient, à des heures différentes & dans des cabarets différens, le même dialogue mot à mot.

C'eſt ainſi, meſſieurs, que l'on eſt parvenu à égarer d'abord une vingtaine de jeunes oiſifs qui ſont partis le 28 au matin pour aller démolir Vincennes ; ils ont été ſuivis de quelques ouvriers des travaux ; quelques boute-feux les conduiſoient : la troupe active ne montoit pas en tout à plus de trois cents ; le reſte étoit des curieux qui n'avoient aucune mauvaiſe intention. Si, dans le courant de la journée, la maſſe du faubourg a continué à être neutre, il faut en remercier le bon eſprit des citoyens qui l'habitent ; des émiſſaires nombreux s'étoient répandus dans les grouppes, & excitoient contre la cavalerie nationale & les chaſſeurs.

Vous vous rappellerez que le même moyen fut employé dans l'affaire de la Chapelle : le ſang n'y auroit pas coulé, ſi des ſcélérats apoſtés n'avoient pas été dire aux chaſſeurs que le faubourg ſe diſpoſoit à les attaquer, & ſi les mêmes ſcélérats n'avoient point enſuite préſenté à ce faubourg, comme des préparatifs hoſtiles, le mouvement que le premier menſonge avoit occaſionné dans la caſerne.

Lorſque les émeutes doivent ſe porter aux Tuileries, ou dans quelque point central à Paris, c'eſt ordinairement au Palais-Royal ou ſur la terraſſe des Feuillans que ſe ménage la premiere exploſion. Voici comment elles ſe préparent.

On annonce, quelques jours auparavant, qu'il y aura du bruit à telle heure; on place dans quelque paſſage, par exemple, près de l'égliſe Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la rue du Coq, au coin du Carouſel, ſous les arcades des Variétés, &c. & dans d'autres endroits dont l'énumération ſeroit trop longue, des lecteurs qui, une lanterne de papier à la main, liſent les papiers ſtimulans. Les auditeurs s'approchent; la converſation s'engage : un homme apoſté dit qu'il y a du monde à tel endroit; il invite les bons citoyens à y venir; inſenſiblement les différens grouppes ſont entraînés & portés au point de réunion. L'attroupement groſſit ainſi; alors les motionneurs en chef s'en emparent, & les deſſeins de la faction ſont effectués. Un autre agent que la faction n'a pas négligé, c'eſt le moyen des dames de la halle; depuis long-tems elles ont ſenti que les émeutes étoient auſſi impolitiques que coupables & entraînoient la perte de leur commerce, auſſi ne ſe prêtent-elles plus à aucune impulſion ſéditieuſe; mais des femmes ſans aveu, & des proſtituées, recrutées dans la rue du Pélican & aux environs du Palais-Royal, prennent le nom & le coſtume des dames de la halle, marchent en troupe dans les rues, excitent le peuple à les ſuivre, & produiſent un double effet; elles enchaînent la force publique, en lui préſentant

un obſtacle que le caractere françois ne ſait pas franchir, la crainte d'outrager une femme quelconque ; &, d'un autre côté, elles enhardiſſent les hommes lâches qui, voyant des femmes entre eux & la garde nationale, ne craignent plus d'être bleſſés.

Ce moyen a été employé dans preſque toutes les occaſions.

Voilà, Meſſieurs, l'apperçu rapide des coupables manœuvres par leſquelles on eſt parvenu à faire des émeutes, & non pas des inſurrections ; car l'inſurrection, cette criſe terrible des empires, eſt une exploſion univerſelle & ſubite, eſt l'expreſſion impoſante de l'indignation d'un peuple opprimé ; & ce caractere ne peut convenir à aucun des attentats partiels provoqués par les factieux.

Cet enſemble de moyens perfides n'a plus actuellement des effets certains ; pluſieurs cauſes les combattent avec ſuccès. D'un côté l'argent paroît manquer aux inſtigateurs d'émeutes ; de l'autre, les folliculaires ſe ſont tellement contredits & avilis, que leurs menſonges font journellement moins d'impreſſion, & la connoiſſance de leur caractere moral a néceſſairement réagi ſur la crédulité du public.

En vous rappellant les obſtacles qui rallentiſſent depuis quelques tems la marche des en-

nemis de l'ordre, il ſera peut-être permis à vos commiſſaires de vous parler un inſtant du zele conſtant avec lequel ils ont ſurveillé toutes les manœuvres; il ne ſe ſont permis aucune de ces dénonciations de perſonnes qui ſont à l'uſage de vos ennemis, mais ils ont porté ſans ceſſe la lumiere ſous les yeux du peuple; ils lui ont continuellement fait confidence de tout ce qu'ils ont découvert de vrai; ſans nommer les auteurs de trouble, ils ont raſſemblé les circonſtances dont le rapprochement les condamne; ſans ſoudoyer des calomniateurs, ils ont favoriſé la publication de pluſieurs ouvrages utiles; ils ſe ſont emparés même de ces cadres bizarres dans leſquels le peuple n'avoit encore vu que des calomnies dégoûtantes; à l'emploi de tous ces moyens, ils ont réuni l'uſage d'une guerre franche & loyale contre les ennemis de la paix qui ſe ſont déclarés les vôtres; ils leur ont fait ſans crainte les ſommations de prouver leurs calomnies; ils ont qualifié leur ſilence ſans ménagement, & ainſi s'eſt élevée entre-eux & vous cette véritable opinion publique dont les arrêts réfléchis ne condamnent jamais l'homme ferme qui ſe préſente à ſon jugement, & n'abſolvent jamais l'homme lâche qui fuit ou ſe tait devant celui que ſes calomnies ont provoqué; mais, meſſieurs, tous ces moyens, ce concours de circonſtances & notre zele n'euſſent

pas produit un effet auſſi heureux, ſi le peuple de lui même ne commençoit à réfléchir ſur ſes véritables intérêts; s'il ne revenoit pas de lui-même à ſon véritable caractere, s'il ne ſe détachoit pas de lui-même des factieux qui l'ont égaré; s'il ne ſe livroit pas avec un nouvel enthouſiaſme au ſentiment ſalutaire & fécond de l'amour du roi & du gouvernement monarchique. Cet heureux retour eſt certain, vous pouvez en juger comme nous; & tous nos motifs d'eſpérance vous étant à préſent connus, vous pouvez apprécier notre véritable ſituation.

Voilà, meſſieurs, l'apperçu rapide que vos commiſſaires ont cru devoir vous préſenter ſur la capitale de la France. Ce tableau ne doit nous conduire ni au découragement, ni à la ſécurité. Il y a des dangers & des reſſources. La néceſſité de l'ordre commence à ſe faire ſentir, la vérité peut être entendue. C'eſt dans ces circonſtances que nous devons redoubler de zele & de courage; il faut répéter les vérités morales que le peuple écoute, & dont il commence à ſe pénétrer; il faut porter de nouveaux coups à ces réputations uſurpées, que le fanatiſme politique défendoit ſeul, & qu'aucune vertu ne ſoutient. Il faut ſurveiller tous les projets déſaſtreux que la faction peut avoir conçus, & qu'il ſuffit ſouvent d'avoir éventés pour que leur exécution ſoit impoſſible.

Mais, meſſieurs, ce n'eſt point à vos commiſſaires à vous donner des conſeils, ils viennent vous demander des ordres, & ſi leur zele a répondu à vos vues, leur exactitude à ſe conformer à vos principes, leur empreſſement à ſaiſir l'eſprit de la ſociété, peuvent mériter votre approbation, ils ſont trop payés de leurs peines.

---

*Rapport qui devoit être fait à la ſociété des amis de la conſtitution monarchique, au nom de ſon directoire, par M. Armand, dans la ſéance du 28 mars.*

La correſpondance de votre ſociété, Meſſieurs, n'eſt pas une des parties les moins utiles du travail auquel vous vous êtes livrés. C'eſt principalement par un moyen ſemblable que le club dominateur s'eſt procuré cette influence effrayante, dont l'abus qu'il en a fait vous a fait ſentir le danger.

Attentif à ne négliger aucun avantage, non-ſeulement il a multiplié ſes correſpondances & ſes affiliations dans toutes les parties du royaume, mais encore, perſuadé ſans doute que plus il paroîtroit puiſſant, plus ſa puiſſance s'accroîtroit, il a placé ſur ſa liſte tous les bourgs & les villages où ſon zele inquiet a pu pénétrer.

Nous n'avons point imité ce charlataniſme.

nous avons cru que, dans les bourgs & les villages, la paix étoit le premier bien, & le travail le premier devoir. Nous avons cru que des diſcuſſions politiques y dégénéreroient promptement en diſputes particulieres ; & nous avons trop reſpecté votre ſociété pour lui offrir comme un triomphe de *petits clubs monarchiques*, établis dans des habitations où tout club ſeroit un fléau.

Nous avons même mis une grande réſerve à nous procurer des affiliations dans les grandes villes ; nous avons cru que l'impatience du joug jacobite, que nous ne voulons plus porter ; que l'exemple du courage avec lequel nous combattions ce deſpotiſme devoient être les premiers mobiles qui raſſembleront autour de nous les François, encore dignes de la liberté, & attachés à la monarchie, ſans laquelle elle ne ſeroit chez nous que la licence.

Nos eſpérances n'ent pas été trompées, Meſſieurs ; &, dans un grand nombre de départemens, il nous a été fait des demandes d'affiliation. Nous avons exactement répondu par l'envoi de votre dernier arrêté : *Les amis de la conſtitution monarchique*, avons nous dit, *ſont les ennemis de tous les genres de deſpotiſme ; ils ſont les ennemis de celui des jacobins ; ils ſont les amis de l'ordre & de la loi ; ils ſe ſoumettent ſcrupuleuſement à toutes ſes diſpoſitions ; aucune paſſion particuliere, aucune*

*eſpérance ambitieuſe, aucun regret intéreſſé n'eſt entré dans les motifs de leur aſſociation; ils ſont ce que les annoncent leur réglement & leur profeſſion de foi, les amis de la conſtitution monarchique, ſoumis à la loi décrétée par l'aſſemblée nationale & acceptée par le roi. Il faut, pour leur être affilié, être animé des mêmes vues, profeſſer les mêmes principes, adopter la dénomination qui les indique & les renferme tous.*

Cette réponſe n'a fait que confirmer d[illegible] intentions le plus grand nombre de ceux qui s'étoient adreſſés à vos commiſſaires. [illegible] la ſatisfaction de vous apprendre qu'il s'accroît journellement. Des conſidérations que vous apprécierez nous défendent de vous en préſenter aujourd'hui la liſte.

Quelques-unes de ces ſociétés éprouvent encore des perſécutions; d'autres commenceront peut-être à en éprouver au moment où les jacobins les connoîtront. Il faut donc attendre, pour nommer toutes nos affiliations, que des ſéances tranquilles dans la capitale, que l'efficacité de la protection de la loi, que la réparation de quelques injuſtices marquantes, aient appris aux jacobins que les loix ſont plus fortes qu'eux, & que le moment de toutes les oppreſſions eſt paſſé.

Vous ſavez, Meſſieurs, qu'outre les affiliations, nous avions lié une correſpondance étendue

avec un très-grand nombre de citoyens, distribués dans les divers départemens. Elles ont été suivies par eux avec le plus grand zele & la plus grande intelligence. La plupart d'entr'eux, dégagés des passions qui égarent trop souvent les hommes réunis, joignent les observations sages que leurs réflexions leur dictent au récit exact des faits dont leur activité les instruit. Quelques-uns nous ont développé des vues profondes en politique; nous ont adressé des mémoires dignes de toute votre attention; & nous ne doutons pas que, lors de l'élection de la prochaine législature, ce ne soit rendre service à la chose publique que d'indiquer plusieurs de vos correspondans au suffrage des citoyens dont nous aurions mérité la confiance.

Vous avez vu dans nos journaux un extrait de cette correspondance; nous n'avons pas pu dans des articles successifs lui donner l'étendue & sur-tout l'ensemble qui peut seul faire connoître l'état du royaume.

Nous avons cru, messieurs, devoir vous présenter, en peu de mots, le tableau des craintes & des espérances que doit inspirer aux bons citoyens l'état vrai des départemens.

Plusieurs causes entretiennent encore la fermentation. Les malveillans de tous les sys-

têmes s'en emparent, & les développent avec énergie.

Une cauſe de déſordre, eſt l'influence que ſe ſont procurée des émiſſaires dans pluſieurs parties des troupes de ligne. Depuis quelque tems ce genre de corruption a moins d'activité & ſur-tout moins de ſuccès ; les ſoldats ſentent preſque par-tout qu'une troupe ſans diſcipline n'eſt plus à craindre pour l'ennemi, & devient le fléau des citoyens. Le tems ſeul & la réflexion ont rendu les actes d'inſubordination plus rares; les ſoldats eux-mêmes ont, dans pluſieurs corps, chaſſé ceux qui les avoient ſéduits; mais de nouveaux efforts ſont renouvellés de tems en tems. Dans pluſieurs villes on cherche à attirer les ſoldats dans les clubs, on les occupe des délibérations auxquelles ils doivent être étrangers, on viole évidemment le décret qui a dit qu'aucune force armée ne peut être délibérante.

La circulation des aſſignats, ſans exciter de véritables troubles, a fait naître des mécontentemens dans quelques parties du royaume; mais le tems a tout calmé. Le génie de la France a veillé ſur nous, & aucun mouvement inquiétant ne s'eſt attaché à cette cauſe.

L'acharnement avec lequel a été aggravée dans pluſieurs endroits l'exécution des décrets rela-

tifs à la féodalité ; les injuſtices exercées contre la loi même, que l'on ſe vantoit d'accomplir, ont été dans pluſieurs départemens la cauſe des déſordres dont nous gémiſſons.

En général, quelque réels que puiſſent être les maux qui tiennent aux choſes, ce que les paſſions des hommes leur ajoutent eſt encore plus intolérable ; & de toutes les paſſions les plus funeſtes, ſans doute, ce ſont les paſſions des corps. Chaque individu en appuie facilement la ſienne, elles lui fourniſſent un prétexte & lui donnent une force incalculable. C'eſt ce mobile qui a précipité tant d'hommes paſſionnés ou ambitieux dans les clubs jacobites qui tourmentent nos différentes provinces. C'eſt de ces foyers que part continuellement le ſignal du déſordre ou le cri de la proſcription ; ici, ce ſont des adminiſtrateurs qu'un club jacobite veut forcer à lui rendre des comptes ; là, c'eſt une ſociété qui ſe plaint de ce que les agens militaires ne viennent pas prendre ſes ordres ; ailleurs, c'eſt un citoyen mandé à la barre d'un club jacobite, & qui y reçoit l'ordre de ſortir de la ville ; plus loin, c'eſt un commandant de garde nationale, à qui un club demande froidement la démiſſion d'un emploi qu'il tient de la confiance publique & d'une élection légitime ; par-tout ce ſont des dénonciations d'individus, des hommes

indiqués comme ennemis publics, comme conſpirateurs, parce qu'ils n'ont pas mis les clubs dans la confidence d'un voyage, d'un repas ou d'un arrangement de famille. — Souvent même on a pouſſé l'audace & la démence juſqu'à établir dans les clubs des comités de recherches.

Deux choſes ſont principalement à remarquer, & la ſeconde eſt encore plus affligeante que la premiere ; ces deux choſes ſont l'inſolence des clubiſtes & la lâcheté de leurs victimes : non, meſſieurs, & cette idée eſt profondément douloureuſe pour un ami de la liberté, non, meſſieurs, on n'eſt point mûr pour la liberté, lorſque l'on chante victoire, parce que l'on a échangé ſes fers. Ce ne ſeroit point une véritable révolution que celle où il n'y auroit eu que des déplacemens, où le crédit des miniſtres auroit fait place à celui de quelque chef de parti, & où ces ſoi-diſant amis de l'égalité & des loix auroient, comme les grands des autres ſiecles, leurs influences, leurs protégés & des anti-chambres.

Nous n'avons ceſſé, meſſieurs, dans notre correſpondance, de nous élever contre ces habitudes ſerviles, de démaſquer ceux qui commandent de tels hommages, ceux dont la puiſſance inconſtitutionnelle arrête par-tout l'action de la loi ; & en donnant des conſeils aux opprimés,

nous nous ſommes ſouvent permis de leur propoſer votre exemple.

Vous voyez, meſſieurs, par cette eſquiſſe rapide, qu'en s'occupant de nos maux, en en recherchant la cauſe, on remonte involontairement & néceſſairement à ces clubs dont tous les déſordres découlent, & dont l'influence eſt incompatible avec une véritable liberté. Déjà leurs partiſans même s'apperçoivent des inconvéniens qu'ils produiſent. Dans le dernier numéro du Journal des clubs, ſi nous avons vu avec chagrin celui de Nantes propoſer le raſſemblement d'une armée nationale deſtinée à camper ſous les murs de Paris, & nommer même le commandant, M. de Menou, & offrir ainſi au corps légiſlatif une force que la conſtitution ne confie qu'au chef ſuprême du pouvoir exécutif, nous y avons vu, avec un ſentiment bien différent, conſigner les réflexions les plus ſages ſur cette eſpece de hiérarchie d'affiliation, qui tend à mettre pluſieurs ſociétés dans la main d'une ſeule, qui eſt elle-même, par ſon inſtitution, dans les mains d'un petit nombre d'hommes dangereux.

Nous allons copier, meſſieurs, quelques-unes de ces réflexions. — « Que devient l'égalité poli-» tique des individus quand les corps qu'ils for-» ment ſe mettent ſous la direction de l'un d'en-

» tr'eux ; quand ils ne ſe font pas des principes, » mais qu'ils en adoptent un ; quand par une ſorte » de preſtige inévitable, le corps auquel tous les » rapports aboutiſſent, devient l'arbitre & le chef » de tous les autres ? alors aucun des corps parti- » culiers n'a la force de ſe ſéparer du chef, même » lorſqu'il l'opprime ou l'égare. L'action de l'o- » pinion eſt une ſur tous, & la réſiſtance eſt par- » tiale : de là l'ariſtocratie, le deſpotiſme, l'iné- » galité ſous la protection de centralité, de point » de réunion & de localité.

» L'exiſtence au milieu de l'état d'une ſociété » à laquelle ſe joignent & s'affilient d'autres ſo- » ciétés, quel que ſoit le motif qui les uniſſe, quel » que ſoit l'eſprit qui les dirige, les principes » qu'elle profeſſe, eſt inconſtitutionnelle. L'ex- » périence a trop démontré ce que deviennent les » aſſociations, les corps dont l'établiſſement pa- » roiſſoit ſi utile, dont les commencemens ont été » ſi purs & ſi brillans. Or, les ſociétés patrioti- » ques affiliées forment un corps qui reconnoît » un chef & qui en reçoit le mouvement.

» Je regarde l'affiliation des ſociétés les unes » aux autres comme inutiles au but qu'elles ſe ſont » propoſé en ſe formant. Il me paroît que cette » affiliation eſt funeſte à la liberté de chaque ſo- » ciété ; qu'elle la détruira tôt ou tard, qu'elle » imprime à chacune un mouvement qui ne vient

» pas d'elle, qu'elle ne ſe donne pas elle-même. » Enfin je crois que cette aſſociation eſt contraire » à la conſtitution & dangereuſe pour l'état.

» Cependant on ne peut ſe diſſimuler que l'é- » tabliſſement des ſociétés patriotiques ne ſoit » très-utile. Mais il faut qu'elles reſtent iſolées & » indépendantes les unes des autres; que chacune » veille de ſon côté, qu'elle obſerve, avertiſſe, » communique ſes idées, ſes découvertes : rien » de plus avantageux ; mais cette communication » entr'elles ne devroit partir qu'un d'un centre de » correſpondance qui leur ſeroit étranger, qui » n'auroit aucun rapport particulier, aucun inté- » rêt avec aucune. Les ſociétés enfin ne devroient » avoir entr'elles aucune correſpondance immé- » diate».

Ces réflexions, meſſieurs, vous paroîtront au moins un acheminement à des idées ſaines : elles ſont l'ouvrage de la ſociété jacobite de Lons-le-Saunier ; puiſſent-elles devenir bientôt la profeſſion de foi des autres clubs jacobites ! Puiſſent-ils nous donner bientôt l'exemple de n'influer ſur l'opinion que par le raiſonnement, de regarder toute coalition comme un attentat de la volonté particuliere, contre la volonté générale, & de laiſſer paiſiblement le peuple françois jouir de la liberté, le corps légiſlatif faire les loix, & le roi ſe livrer ſans obſtacles à l'exercice du pouvoir exécutif ſu-

preme !

prême ! Mais nous ne pouvons pas encore adopter cette eſpérance. Les ſociétés jacobites tiennent fortement à la métropole par la plus étroite coalition ; & ſi depuis quelque tems elles font moins de mal à la France, cela tient uniquement à ce que les prétextes leur manquent.

Il eſt devenu difficile de renouveller les craintes qu'occaſionnoient les prétendus projets d'enlever le roi, les prétendus complots d'aſſaſſiner les patriotes, les prétendus fabrications de poignards, de cocardes blanches, enfin les mille & une calomnies dont on a trop long-tems fatigué la crédulité du peuple ; c'eſt maintenant plus loin que l'on va chercher des ſoupçons & des craintes ; & les politiques à la ſolde des factieux ne manquent pas depuis quelque tems de montrer alternativement ſur les bords du Rhin, & ſur nos frontieres méridionales des armées qui n'exiſtent que dans leur imagination.

Nous ne vous fatiguerons pas, meſſieurs, d'une longue diſcuſſion diplomatique ; mais nous croyons pouvoir vous aſſurer qu'aucune invaſion prochaine ne nous menace, & que les craintes aſtucieuſement répandues ſont un nouvel artifice des factieux. Quelqu'affoiblis que nous puiſſions être par les ravages de l'anarchie, ce n'eſt ni du roi de Sardaigne, ni des princes de l'Empire que nous pouvons attendre des attaques inquié-

tantes ; il faudroit, pour qu'elles devinſſent telles, que l'empereur ou le roi de Pruſſe ſe déclaraſſent contre nous ; nous ne croyons cet événement ni prochain ni même probable. Il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur le rapport politique de ces deux puiſſances entr'elles ; leurs intérêts ſont évidemment différens, leurs aliances connues, leur rivalité, tout les diviſe. La grande querelle du nord eſt encore loin d'être finie ; l'ivreſſe des ſuccès écarte plus que jamais la Ruſſie d'une condeſcendance quelconque aux volontés pruſſiennes ; l'empereur ne peut ſans la plus haute impolitique, commencer ſon regne par une guerre au moment où ſa puiſſance eſt loin d'être établie dans ſes provinces héréditaires.

Nous ſavons que la Pruſſe intrigue : d'une part, elle travaille à nous inſpirer des craintes ſur la conduite de l'empereur ; de l'autre elle emploie tous les moyens diplomatiques pour le forcer à ſe compromettre, pour l'engager dans des meſures hoſtiles, pour le forcer à épouſer la querelle des membres du corps germanique qui ont à ſe plaindre de nos décrets. Mais plus elle met d'activité dans ce travail, plus l'empereur ſemble mettre de ſoin & d'attention à ne ſe pas laiſſer entraîner, & nous vous le répétons, meſſieurs, lorſqu'on vous préſente des dangers imminens & des armées prêtes à fondre ſur nous,

on ment avec impudence, & l'on n'a évidemment d'autre but que celui de porter à la cruauté par la peur, d'exciter de nouveaux tumultes dans la capitale, & d'immoler de nouvelles victimes à cette faction, qui ceſſeroit bientôt d'exiſter, ſi elle ne s'alimentoit pas par des excès.

Quoi qu'il en ſoit, Meſſieurs, ce ſeroit peut-être vous faire illuſion & nous la faire à nous-mêmes, que de diſſimuler une cauſe qui peut nous attirer des orages en dépit de toutes les probabilités; qui peut triomper de tous les calculs politiques; qui peut nous faire autant d'ennemis qu'il y a de puiſſances en Europe. Cette cauſe, Meſſieurs, c'eſt la manie du proſélitiſme qui s'eſt emparé de quelques têtes. Nous ne vous affirmons pas qu'il faille encore en accuſer les jacobins; mais nous devons vous dire que des émiſſaires, répandus dans toutes les cours de l'Europe, cherchent à y répandre des ſemences d'inſurrection; cherchent à rompre les liens politiques qui attachent les peuples à leur prince, & ne peuvent qu'inquiéter les gouvernemens & les coaliſer contre nous. La raiſon n'uſe pas de pareils moyens; elle ne fait ni proſélites, ni martyrs; ſes moyens ſont lents & sûrs; & c'eſt étrangement la compromettre que de l'appuyer de tous les moyens de corruption ou de cabales, qui ne conviennent qu'à des erreurs.

Nous devions, Meſſieurs, fixer votre attention ſur ce fait; il eſt important pour la révolution ; il l'eſt pour la tranquillité publique; & les dépoſitaires de l'autorité ne peuvent pas prendre de trop juſtes meſures pour prévenir les effets de cette imprudente croiſade.

Nous avons penſé, Meſſieurs, que vous permettriez à votre directoire de fixer vos yeux, par ce rapport, ſur votre poſition politique intérieure & extérieure. Nous avons penſé que ce tableau pourroit être pris en quelque conſidération, lors de la rédaction de la lettre que vous vous propoſez d'écrire à vos correſpondans. C'eſt par des erreurs que l'on conduit à l'exagération & à de fauſſes meſures; c'eſt avec la vérité que l'on diſſipe tous les nuages & qu'on ramene à des meſures juſtes.

Nous vous rappellerons, en finiſſant, qu'il exiſte déja une différence ſenſible, entre l'état de la France, au moment de notre premiere réunion, & celui auquel nous ſommes arrivés. Les idées deviennent plus ſages; l'effervescence diminue; les factieux ſe démaſquent ou prennent un langage différent; le peuple s'éclaire; la puiſſance qui s'étoit élevée entre nous & la liberté eſt fortement attaquée, & la raiſon publique la mine journellement, nous avons donc des eſpérances, nous devons avoir du courage. Autant nous

desirions avec ardeur de voir effectuer ce rassemblement, encore nécessaire, autant nous allons desirer que les progrès de la raison, que les progrès de véritable esprit public nous permettent de faire à la liberté un nouvel hommage, en dissolvant cette société comme nous en avons contracté l'engagement (1).

Vous ne vous êtes pas dissimulé qu'elle seroit un danger dans un état calme; vous avez adopté cette mesure comme un remede; vous bénirez le moment où la cessation de nos maux en rendra l'usage inutile !

---

*Motion qui devoit être faite à la société, au nom de son directoire, par M.* CORMIER, *dans la séance du 28.*

MESSIEURS

C'est avec cette vive émotion qui naît de l'amour si bien senti par tous les François pour le meilleur des rois, que je vous rappelle ces jours d'agitations & d'inquiétudes sur la santé d'un monarque chéri : mais elles sont dissipées ces alarmes si pénibles pour le cœur de tous les ci-

(1) Ce ne sera pas encore de sitôt, puisque l'on continue à nous persécuter.

L 20



toyens vertueux ; il eſt rendu à nos vœux ce roi juſte & ſenſible, qui marqua par tant de bienfaits l'exercice de ſa puiſſance ; il nous eſt conſervé ce roi dont la gloire s'eſt ſucceſſivement accrue par les effets de ſa bonté ; il eſt au milieu de nous ce roi, pour qui s'eſt déja élevé une ſtatue ſur une terre étrangere, au milieu d'un peuple libre.

Manifeſtons notre ſatisfaction & notre bonheur, L'attendriſſement eſt la ſituation qui diſpoſe le plus l'ame aux actes vertueux. Dirigeons les témoignages du ſentiment qui nous anime vers un but digne de l'objet & du caractere de bienfaiſance qui diſtingue cette ſociété.

Je propoſe qu'il ſoit arrêté qu'il ſera délivré aux frais de la ſociété ſoixante priſonniers détenus pour le paiement de mois de nourrice.

---

Voilà ce qui devoit être dit & fait dans la ſéance que devoient tenir ces hommes que l'on vous dénonce comme des factieux & des conſpirateurs.

---